



Marcel Aymé

**Œuvres romanesques
complètes**

II

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE MICHEL LÉCUREUR

AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION
DE LOLA BERMUDEZ MEDINA, CARMEN CAMERO PEREZ,
DANIELLE DUCOUT ET PEDRO PARDO JIMENEZ

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

MARCEL AYMÉ

*Œuvres
romanesques
complètes*

II

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE MICHEL LÉCUREUR
AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION
DE LOLA BERMUDEZ MEDINA,
CARMEN CAMERO PEREZ, DANIELLE DUCOUT
ET PEDRO PARDO JIMENEZ

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

*© Éditions Gallimard, 1998,
pour l'ensemble de l'appareil critique.
Les mentions particulières de copyright figurent
au verso des pages de faux titre.*

NOTE SUR LA PRÉSENTE ÉDITION

Ce deuxième volume des *Œuvres romanesques complètes* rassemble les romans, nouvelles et contes parus de 1934 à 1940, car cette dernière date nous a semblé essentielle dans l'œuvre de Marcel Aymé.

Nous avons fait exception pour *Les Contes du chat perché*, publiés de 1934 à 1946, car ils constituent un tout qu'il eût été regrettable de ne pas respecter.

Nous avons conservé le principe défini dans le premier volume par Yves-Alain Favre — dont nous saluons la mémoire — de donner un choix de nouvelles, non publiées en recueil du vivant de l'auteur, et des articles révélateurs de sa pensée et de sa création littéraire. Nous avons également suivi le principe de prendre comme texte de base celui des éditions originales.

Grâce à l'amabilité de Françoise Arnaud et de Colette Magne, que nous remercions, nous avons pu disposer des manuscrits actuellement connus pour établir les variantes. Nous avons également relevé celles des préoriginales parues dans la presse.

Je tiens à remercier mes collaborateurs, Lola Bermudez Medina, Carmen Camero Perez, Danielle Ducout et Pedro Pardo Jimenez, ainsi que nos interlocuteurs de la Bibliothèque de la Pléiade pour leur patience, leur compétence et leur dévouement.

MICHEL LÉCUREUR.

LE NAIN

LE NAIN

Dans sa trente-cinquième année, le nain du cirque Barnaboum¹ se mit à grandir. Les savants étaient bien ennuyés, car ils avaient, une fois pour toutes, fixé à vingt-cinq ans l'âge limite de la croissance. C'est pourquoi ils firent en sorte d'étouffer l'affaire.

Le cirque Barnaboum achevait une tournée qui devait l'amener à Paris par étapes. Il donna une matinée et deux soirées de gala à Lyon, où le nain parut dans son numéro habituel, sans éveiller aucun soupçon. Il entra en piste, vêtu d'un costume de gommeux, et donnant la main à l'homme-serpent qu'il feignait de ne pouvoir embrasser du regard, tant il était long. Alors, on riait sur tous les gradins, parce que l'un était très grand et l'autre très petit. L'homme-serpent marchait d'un pas allongé qui faisait six ou sept des petits pas du nain, et en arrivant au milieu de la piste, il disait d'une voix caverneuse : « Je commence à être fatigué. » Le rire de la foule s'apaisait, pour permettre au nain de répondre avec une voix de fillette : « Tant mieux, M. Fifrelin, je suis bien content que vous soyez fatigué. » Et cela faisait rire encore à ventre déboutonné, et les gens se bourraient les côtes en disant : « Ils sont tordants, tous les deux... Mais c'est le nain, surtout... il est tout petit... cette petite voix qu'il a... » De temps à autre, le nain jetait un regard sur cette foule profonde dont les derniers rangs se confondaient dans la pénombre. Les rires et les regards ne le gênaient pas, il n'en ressentait ni peine ni plaisir. Jamais, à l'instant de paraître en public, il n'éprouvait cette angoisse qui serrait

la gorge des autres artistes. L'effort du clown Pataclac, cette tension du cœur et de l'esprit pour faire entrer la foule dans son jeu, lui était inutile. De même qu'il suffisait à Tobie d'être l'éléphant, il lui suffisait d'être le nain, et il n'avait pas besoin d'aimer son public. À la fin de son numéro, il quittait la piste en courant, et l'homme-serpent, qui lui donnait la main, le soulevait de terre d'une manière drôle qui faisait partir les applaudissements sur tous les gradins. M. Loyal l'enveloppait alors dans un manteau et le conduisait auprès de M. Barnaboum qui lui donnait un bonbon ou deux, selon qu'il était satisfait de son travail.

« Vous êtes un excellent nain, disait M. Barnaboum, mais surveillez vos ronds de bras.

— Oui, monsieur », disait le nain.

Puis il allait auprès de Mlle Germina, l'écuyère, qui attendait derrière une tente le moment d'entrer en piste. Les jambes moulées par un maillot rose, et le buste pris dans un corselet de velours noir, elle se tenait très droite sur son tabouret, attentive à ne pas froisser son tutu et sa collerette de gaze rose. Prenant le nain sur ses genoux, elle l'embrassait au front et lui caressait les cheveux en parlant doucement. Autour d'elle, il y avait toujours des hommes qui lui disaient des choses assez mystérieuses. Le nain était depuis longtemps habitué à ces paroles de circonstance, et il aurait pu les répéter avec le sourire et le regard convenables, mais leur contenu demeurait pour lui une énigme irritante. Un soir qu'il était sur les genoux de Mlle Germina, Pataclac se trouvait seul avec eux, et dans son visage enfariné, ses yeux brillaient d'un éclat singulier. Voyant qu'il allait parler, le nain s'était avisé de le devancer, par jeu, et il avait murmuré à l'écuyère qu'il perdait le sommeil de ses nuits à cause d'une femme adorable, aux cheveux merveilleusement blonds, à la taille pincée dans un tutu rose qui la faisait ressembler à un papillon du matin. Elle avait ri aux éclats et le clown était sorti en claquant la porte derrière lui, quoique, à la vérité, il n'y eût point de porte.

Quand Mlle Germina sautait à cheval, il courait à l'entrée de la piste, et se tenait debout à côté des gradins. Des enfants le montraient du doigt, riant et disant : « C'est le nain. » Il les regardait avec méfiance et quand il était sûr de n'être pas vu par leurs parents, prenait plaisir à les effrayer de quelque grimace. Dans l'arène galopait l'écuyère dont les voltiges multipliaient le tutu de gaze rose. Ébloui par l'éclat

des lumières et les ailes battantes de Mlle Germina, fatigué par cette lourde rumeur et haleine de vie qui emplissait le cirque, il sentait papilloter ses paupières et gagnait l'une des roulottes où la vieille Mary le bordait dans son lit après l'avoir déshabillé.

★

Sur la route de Lyon à Mâcon, le nain s'éveilla vers 8 heures du matin, avec une forte fièvre en se plaignant de violents maux de tête. Mary lui fit une tisane et lui demanda s'il avait froid aux pieds : pour s'en assurer, elle glissa la main sous la couverture et découvrit avec stupeur que les pieds du nain atteignaient l'extrémité du lit, alors que d'habitude, il s'en fallait d'au moins trente centimètres. Mary fut si effrayée qu'elle ouvrit la fenêtre et cria au vent de la course :

« Mon Dieu ! Voilà le nain qui grandit ! Arrêtez ! Arrêtez ! »

Mais le bruit des moteurs couvrait celui de sa voix, et d'ailleurs, tout le monde dormait dans les roulottes. Il fallait, pour faire arrêter le convoi, un événement d'une gravité exceptionnelle, et Mary, après réflexion, craignit d'encourir la colère de M. Barnaboum. Elle assista donc, impuissante, à la croissance du nain qui poussait des cris de douleur et d'inquiétude. Parfois, il interrogeait Mary d'une voix encore enfantine, mais déjà incertaine, qui est celle de l'âge ingrat.

« Mary, disait-il, j'ai mal comme si j'allais me casser en plusieurs morceaux, comme si tous les chevaux de M. Barnaboum travaillaient à m'arracher les membres du corps. Qu'est-ce qui m'arrive, Mary ?

— C'est parce que vous grandissez, nain. Mais ne vous agitez pas ainsi. Les médecins trouveront bien le moyen de vous guérir, et vous pourrez continuer votre numéro avec l'homme-serpent, et votre vieille Mary vous dorlotera encore.

— Si vous étiez un homme, aimeriez-vous mieux être nain ou être grand comme M. Barnaboum, avec des moustaches ?

— Les moustaches sont une chose bien agréable chez un homme, répondit Mary, mais, d'autre part, il est si commode d'être nain ! »

Vers 9 heures, le nain dut se coucher en chien de fusil dans son petit lit ; encore n'était-il pas bien à son aise. Mary

avait beau lui faire des tisanes, il grandissait presque à vue d'œil, et en arrivant à Mâcon, il était déjà un gracieux adolescent. Appelé d'urgence, M. Barnaboum eut d'abord un mouvement de pitié et murmura avec sympathie :

« Pauvre garçon ! À présent, sa carrière est brisée. Il était pourtant bien parti... »

Il mesura le nain, et en constatant qu'il avait grandi de soixante centimètres, il ne put dissimuler son dépit.

« Il est vraiment inutilisable, dit-il. Que diable peut-on faire d'un garçon qui n'a d'autre spécialité que de mesurer un mètre soixante-cinq ? Je vous le demande, Mary. Évidemment, le cas est curieux, mais enfin, je ne vois pas le moyen d'en faire un numéro. Il faudrait pouvoir le présenter "avant et après". Ah ! s'il lui était poussé une deuxième tête, ou une trompe d'éléphant, ou n'importe quoi d'un peu original, je ne serais pas embarrassé. Mais, en vérité, je n'ai que faire de cette croissance soudaine. Je suis même très ennuyé. Comment vais-je vous remplacer ce soir, nain ? Mais je continue à vous appeler nain, et je ferais mieux de vous donner votre nom de Valentin Duranton.

— Je m'appelle Valentin Duranton ? demanda le ci-devant nain.

— Je n'en suis pas trop sûr. Duranton ou Durandard, à moins que ce ne soit Durand tout court, ou même Duval. Je n'ai pas le moyen de m'en assurer. En tout cas, je vous garantis le prénom de Valentin. »

M. Barnaboum donna des ordres à Mary pour que l'événement ne fût pas ébruité. Il craignait que la nouvelle ne fût une petite révolution parmi les artistes de sa troupe ; les phénomènes, comme la femme-à-barbe-canon, et le manchot tricoteur, en viendraient peut-être à considérer leur disgrâce avec quelque mélancolie, ou à concevoir des espérances déraisonnables, dont leur travail se ressentirait. On convint de dire que le nain, assez gravement malade, devait garder le lit et ne recevoir aucune visite. Avant de quitter la roulotte, M. Barnaboum mesura encore le malade qui avait pris quatre centimètres pendant la conversation.

« Il va bon train, ma foi. S'il continue, il fera bientôt un géant assez présentable, mais il n'y faut guère compter. Pour l'instant, il est clair que ce garçon-là a toutes les peines du monde à tenir dans son lit et qu'il serait mieux assis. Mais comme il n'a plus de vêtement à sa taille, et afin qu'il ne perde pas ses habitudes de décence, vous irez lui chercher

dans ma garde-robe ce complet gris à rayures groseille, que mon ventre naissant me fit reléguer l'année dernière.»



À 8 heures du soir, Valentin comprit que sa crise était terminée. Il mesurait un mètre soixante-quinze et rien ne lui manquait de ce qui fait ordinairement l'orgueil d'un très bel homme. La vieille Mary ne se lassait pas de le regarder, et, joignant les mains, lui faisait compliment de sa fine moustache, et du joli collier de barbe qui ajoutait tant de distinction à son beau visage de jeunesse, et aussi de ses larges épaules, de son torse bombé qui emplissaient avec avantage le veston de M. Barnaboum.

« Marchez un peu, nain... je veux dire monsieur Valentin. Marchez trois pas que je vous voie... Quelle taille ! Quelle élégance ! Quel balancé de la hanche et de l'épaule ! Vous voilà mieux fait, sur mon honneur, que M. Janido, notre bel acrobate, et je ne vois même pas que M. Barnaboum, au temps de ses vingt-cinq ans, ait eu cette fierté et cette force gracieuse qui sont en votre personne ! »

Valentin avait plaisir à tous ces compliments, mais il écoutait d'une oreille un peu distraite, car il avait bien d'autres sujets d'étonnement. Par exemple, les objets qui lui paraissaient si lourds autrefois, son gros livre d'images, la lampe-tempête, le seau rempli d'eau, ne pesaient pour ainsi dire plus à ses mains, et il sentait dans son corps et ses membres, des forces disponibles dont il cherchait vainement l'emploi dans cette roulotte où toutes les choses étaient de dimensions réduites. Il allait ainsi de toutes les notions, de toutes les idées, qui, la veille encore, comblaient son esprit et son imagination de nain ; il percevait maintenant qu'elles ne lui suffisaient plus, et toujours lui semblait-il, au moment de parler, qu'il lui manquât quelque chose. À chaque instant, ses efforts de réflexion, ou les propos de la vieille Mary, lui découvraient des nouveautés, dont il s'émerveillait. Parfois aussi, une intuition hésitante l'égarait sur de fausses routes, quoiqu'il soupçonnât quelque chose de son erreur. Comme la vieille Mary s'approchait pour lui ajuster sa cravate, il lui prit la main et débita une phrase qui lui revenait en mémoire pour l'avoir maintes fois entendue en d'autres circonstances.

« Comment pourriez-vous m'empêcher de vous trouver

charmante ? Vos yeux ont la couleur tendre et profonde des grands soirs d'été, rien n'est plus doux que le sourire de votre bouche mutine, et tous vos gestes semblent tels que l'envol d'un oiseau. Heureux, mille et mille fois heureux celui qui saura trouver le chemin secret de votre cœur, mais qu'il soit maudit si ce n'est moi. »

Aux premiers mots, la vieille Mary fut d'abord un peu surprise, puis elle s'habitua très bien à l'idée qu'on pût encore lui adresser de pareils hommages. Elle sourit à la bouche mutine, battit de l'aile à l'envol de l'oiseau, et soupira la main sur le cœur :

« Ah ! Monsieur Valentin, il vous est venu plus d'esprit encore que de taille, et je ne pense pas qu'une personne sensible puisse résister à tant d'agréments. Je ne veux pas être cruelle, monsieur Valentin. D'ailleurs, ce n'est pas dans mon tempérament... »

Mais le galant, sans savoir pourquoi, partit d'un grand éclat de rire, et Mary comprit aussitôt qu'elle s'était laissée abuser par de belles paroles.

« Je suis une vieille bête, dit-elle en souriant. Mais comme vous allez vite, monsieur Valentin ! Voilà que vous vous moquez déjà d'une pauvre femme. »

Tandis que le spectacle commençait, M. Barnaboum fit une brève apparition dans la roulotte, pressé comme il était toujours. Il ne reconnut pas Valentin, et crut que la vieille Mary avait fait appeler le médecin.

« Eh bien, docteur, comment trouvez-vous notre malade ?

— Je ne suis pas le docteur, répondit Valentin, je suis le malade. Je suis le nain.

— Ne reconnaissez-vous pas votre complet gris à rayures groseille ? » ajouta Mary.

M. Barnaboum ouvrit de grands yeux, mais il n'était pas homme à s'étonner longtemps.

« Beau garçon ! dit-il, je ne suis pas surpris que mon complet lui aille si bien.

— Et si vous saviez, monsieur Barnaboum, combien il a d'esprit ! Ce n'est pas croyable.

— Mary exagère un peu, dit Valentin en rougissant.

— Hum ! Drôle d'histoire qui vous arrive là, mon ami, et je ne vois pas encore quelle conclusion lui donner. En attendant, vous ne pouvez rester ainsi à étouffer dans cette roulotte. Venez avec moi prendre l'air, je vous ferai passer pour quelqu'un de mes parents. »

Si M. Barnaboum ne l'avait accompagné, Valentin se fût probablement livré à quelques excentricités, comme d'éprouver la force de ses jambes neuves en courant autour du cirque, ou de crier ou de chanter avec toute sa voix.

« La vie est une bien belle chose, disait-il. Je ne le savais pas encore hier soir. Et comme le monde paraît grand, quand il est vu d'un peu haut !... »

— Sans doute, répondait M. Barnaboum, mais il n'y a pas autant de place qu'on pourrait le croire d'abord, et vous n'irez peut-être pas longtemps avant d'en faire l'expérience. »

Chemin faisant, ils croisèrent l'homme-serpent qui sortait de sa roulotte. Il s'arrêta auprès d'eux, et comme il était naturellement enclin à la mélancolie, il considéra sans bienveillance ce solide gaillard au visage épanoui, qui accompagnait le patron.

« Comment va le nain ? demanda-t-il.

— Pas bien, répondit M. Barnaboum. Le médecin, qui est venu tout à l'heure, l'a fait transporter à l'hôpital.

— Autant dire qu'il est perdu », ajouta Valentin avec une impatience joviale.

L'homme-serpent essuya une larme et dit avant de s'éloigner :

« C'est bien le plus gentil camarade que j'aie jamais connu. Il était si petit qu'il n'y avait pas de place en lui pour la méchanceté. Il était doux, monsieur, et confiant. Quand il mettait sa petite main dans la mienne, pour entrer en piste, je ne peux pas dire comme j'étais heureux. »

Valentin était ému. Il aurait voulu dire à l'homme-serpent qu'il était le nain et qu'il n'y avait presque rien de changé, mais, en même temps, il craignait de se diminuer, de consentir à ses limites d'autrefois. L'homme-serpent lui jeta un regard hostile et partit en reniflant. M. Barnaboum dit à Valentin :

« Vous aviez des amis...

— J'en aurai d'autres.

— Ce n'est pas impossible... mais celui-ci était un ami sûr, qui n'avait rien à attendre de vous.

— Qui n'avait rien à craindre non plus, monsieur Barnaboum.

— Vous avez raison, monsieur Valentin, et la vieille Mary aussi, quand elle affirme qu'il vous est venu de l'esprit. »

Ensemble, ils entrèrent au cirque, et il fallut expliquer à plusieurs reprises que le nain venait de partir pour

l'hôpital et qu'on ne le reverrait plus dans la troupe. Chacun essuyait une larme et donnait des paroles de regret. M. Loyal, le clown Pataclac, Janido et ses trois frères acrobates, Mlle Primevère la danseuse de corde, les Japonais équilibristes, Julius le dompteur, et tous les artistes du grand cirque Barnaboum, soupiraient qu'ils perdaient leur meilleur ami. L'éléphant lui-même balançait sa trompe d'une manière qui ne lui était pas habituelle et on voyait qu'il était malheureux. Cependant, personne ne prenait garde à Valentin, quoique M. Barnaboum le donnât pour son cousin. C'était comme s'il n'eût pas existé, et il demeurait silencieux, étranger, semblait-il, à ce grand chagrin dont il était la cause. Surpris et choqué qu'on ne fit pas plus attention à lui, il en voulait au nain de tenir encore tant de place.

Sur la piste, l'homme-serpent se livrait à de savants exercices, comme de s'enrouler autour d'un mât, passer par le trou d'une aiguille et faire un double nœud avec ses jambes. Valentin écoutait avec un peu d'envie le murmure d'admiration qui courait sur les gradins. Il avait, lui aussi, connu les faveurs de la foule, et, d'ailleurs, il espérait les connaître encore. Cette jeunesse du corps et de l'esprit, cette perfection qu'il sentait en lui, comment le public ne les aurait-il pas admirées ?



Lassé par le spectacle et impatient de découvrir le monde, il porta ses pas dans les rues de la ville. Heureux de se débarrasser du nain, fier de sa force et de sa liberté, il arpenta le pavé avec exaltation. Mais son ivresse fut de courte durée. Les passants ne lui prêtaient pas plus d'attention qu'à l'un quelconque d'entre eux. Sans bien comprendre que sa nouvelle condition faisait de lui un homme comme les autres, il songeait qu'autrefois, quand l'homme-serpent ou la vieille Mary le conduisaient dans les rues de la ville où l'on donnait une représentation, tous les regards étaient braqués sur lui.

« J'ai grandi, soupira-t-il, et voilà qu'il ne m'arrive rien du tout. À quoi donc sert d'être un bel homme, si cela ne se voit pas ? On dirait que le monde n'est fait que pour les nains. »

Après avoir marché un quart d'heure, le spectacle de la ville lui parut d'une extrême monotonie. Jamais il ne s'était senti aussi seul. Les passants étaient rares, les rues

maussades, pauvrement éclairées, et, en se représentant les lumières éclatantes du cirque Barnaboum, il regretta de s'être éloigné. Pour tromper la solitude, il pénétra dans un café et se fit servir un bock sur le zinc, comme il avait déjà vu faire à l'homme-serpent. Le patron, qui bâillait en regardant la pendule, lui demanda d'une voix distraite :

« Comme ça, vous n'êtes pas allé au cirque ? »

— Je n'ai pas eu le temps. Vous non plus ?

— Ma foi, non. Il faut bien être là pour garder l'établissement.

— En somme, dit Valentin, vous n'avez pas une existence très gaie ?

— Moi ? protesta le patron, mais je suis le plus heureux des hommes ! Ce n'est pas pour me vanter... »

Il expliqua en quoi consistaient ses occupations. Valentin n'osait pas dire ce qu'il en pensait, mais il lui semblait que le bonheur était une chose bien ennuyeuse, quand on n'avait pas la chance d'appartenir à une troupe d'artistes célèbres. Ignorant des usages, il partit sans payer son bock, et regagna le cirque Barnaboum.



Rôdant vers les écuries, Valentin aperçut Mlle Germina assise sur un tabouret pendant qu'un palefrenier harnachait son cheval. Il prit le temps de la regarder sans être vu et découvrit à son admiration des prétextes nouveaux. Il s'intéressait moins à la fraîcheur de la collerette, aux harmonies en rose et noir de son costume, qu'à la minceur de la taille, au modelé du genou et de la jambe, à la gracilité du col, et à il ne savait quel mystère impossible à nommer quand on n'est pas instruit des merveilles du *sex-appeal*. Il pensait en tremblant un peu qu'il s'était assis la veille encore sur les genoux de l'écuyère et qu'il avait appuyé sa tête contre le corselet de velours noir au doux renflement. Mais ses souvenirs le trahissaient, car il lui semblait avoir posé sur le corselet, non pas sa tête de nain, mais sa belle tête neuve, avec le collier de barbe et la fine moustache. Il réfléchit, néanmoins, qu'il ne pouvait plus s'asseoir sur les genoux de Mlle Germina. Il était trop grand et trop lourd.

« Je m'appelle Valentin, dit-il à l'écuyère.

— Je crois vous avoir aperçu tout à l'heure, monsieur. On m'a dit que vous étiez un parent de M. Barnaboum... Vous

me voyez bien affligée, car je viens d'apprendre que mon ami le nain est à l'hôpital.

— C'est sans importance... J'ai à vous dire que vous êtes très belle. Les cheveux blonds, je trouve que c'est bien, et les yeux noirs aussi, et le nez, et la bouche... Je serais content de vous embrasser. »

Mlle Germina fronça les sourcils, et Valentin fut intimidé.

« Je n'ai pas voulu vous fâcher, dit-il, et j'attendrai pour vous embrasser que vous me le demandiez. Mais vous êtes bien belle. Le visage, le cou, les épaules, tout est parfait. C'est comme la poitrine. Je suis sûr que les gens ne font pas attention aux poitrines, eh bien ! moi, je trouve que c'est très intéressant. La vôtre... »

Dans sa candeur, il tendit les deux mains, sans savoir qu'il allait faire une chose épouvantable, défendue par les convenances. Mlle Germina était en colère, elle lui dit qu'on n'agissait pas ainsi avec une personne bien élevée et qu'elle était une artiste pauvre, mais fière. Il ne trouvait rien à dire pour sa défense. À tout hasard, il recourut à un boniment qu'il avait entendu cent fois dans la bouche de Pataclac ou des frères Janido.

« L'amour me fera perdre la raison, soupira-t-il. Hélas ! pourquoi faut-il, adorable écuyère, que mes yeux aient été troublés par vos cheveux d'or et votre regard de velours, par la grâce et la majesté de votre taille de fée ? »

Elle trouva qu'il parlait bien et écouta de meilleure volonté. Valentin poursuivit :

« Mais comment vous faire comprendre que je voudrais déposer aux pieds de votre âme une fortune digne de votre beauté ? »

L'écuyère eut un gracieux sourire, mais M. Barnaboum entra au même instant et entendit le propos.

« Ne l'écoutez pas, dit-il à Mlle Germina. Ce garçon-là n'a pas un sou de fortune. Ses discours sont encore plus menteurs que ceux de Pataclac, qui possède au moins un très joli talent de clown.

— Moi aussi, repartit Valentin, j'ai un très joli talent, et le public ne m'a jamais ménagé ses applaudissements.

— Et que faites-vous donc ? » demanda l'écuyère.

M. Barnaboum se hâta de parler d'autre chose, puis il entraîna Valentin au-dehors.

« Parlons-en un peu de votre talent ! dit-il lorsqu'ils furent seuls. Vous pouvez vous flatter de l'avoir gâché proprement !

Allez donc vous présenter sur la piste, et nous verrons si le public vous applaudira encore... Ah ! vous voilà un joli monsieur ! Il y a de quoi être fier, ma foi. Quand je pense que vous mesuriez quatre-vingt-quinze centimètres et que vous étiez l'honneur de la troupe, quelle pitié de vous voir ainsi arrangé !... Vraiment, c'est bien à vous de faire la cour aux filles, qui ne savez même pas comment vous allez gagner votre vie. Y avez-vous seulement réfléchi cinq minutes ?

— Gagner ma vie ? » dit Valentin.

Voyant son innocence et qu'il ne soupçonnait rien des nécessités de la vie, M. Barnaboum entreprit de l'en instruire. Il lui expliqua l'usage de l'argent, la difficulté qu'il y a pour un honnête homme à s'en procurer, et ce qu'il faut entendre par les plaisirs de l'amour. Valentin comprenait à merveille. Il avait seulement un peu d'inquiétude à cause de l'amour.

« Pensez-vous que Mlle Germina consente à m'épouser ?

— Sûrement non ! répondit M. Barnaboum. Elle est trop sage pour faire une pareille folie. Ah ! si vous étiez un grand artiste, peut-être... »



Pour l'amour de Mlle Germina, et parce qu'il comprenait que dans la vie, à moins d'être nain ou éléphant, il faut bien faire quelque chose, Valentin décida qu'il serait un grand artiste. M. Barnaboum, en considération de ses services passés, voulut bien faire les frais de son apprentissage. Il fallait d'abord choisir une spécialité. Celles de trapéziste et d'acrobate en toutes manières ne pouvaient convenir, car elles exigeaient non seulement des aptitudes particulières, mais encore une souplesse et une élasticité du corps qui ne s'acquièrent plus à l'âge d'homme. Valentin se mit d'abord à l'école de Pataclac, mais au bout de quelques heures de travail, le clown l'avertit amicalement qu'il ne fallait rien espérer de ce côté-là.

« Vous ne ferez jamais rire un enfant. Je vous vois trop raisonnable d'esprit et d'allures pour surprendre votre public par quelque chose d'inattendu. Vous faites les choses comme vous les pensez, et vous les pensez comme elles doivent être faites.

« Ce n'est pas que le bon sens doive manquer à un clown, au contraire, mais nous le mettons plus volontiers là où on ne l'attend pas, dans une grimace ou un mouvement des

Jeu de massacre	1476
Chiens écrasés	1477
Incestes	1477
Les Cancres	1477
Peine de mort	1477
Le Relief au cinéma	1478
Simplicité	1478
Ceux qui ne voteront pas	1478
Dernier cancan	1478
Le Tricentenaire d'un Parisien	1478
Les Belles Découvertes	1478
Nostalgie	1479
Controverse	1479
Une signature	1479
Plaisirs de l'anonymat	1479
Hors-d'œuvre	1479
Une audience joyeuse	1480
La Vedette	1480
Pour les enfants	1480
Parents pauvres	1480
Pêcher	1480
Le Livre anonyme	1481
Le Cygne de Lédà	1481

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

LE NAIN

MAISON BASSE

LE MOULIN DE LA SOURDINE

GUSTALIN

DERRIÈRE CHEZ MARTIN

LE BŒUF CLANDESTIN

LES CONTES DU CHAT PERCHÉ

Appendice

PRÉFACE DE L'ÉDITION DE 1934

NOUVELLES

ARTICLES

*Préface, Chronologie,
Note sur la présente édition
par Michel Lécureur*

Notices, notes et variantes